

Terminus Dublin

Mark O'Rowe

Traduit par Isabelle Famchon et Joseph Long

avec l'aimable autorisation des éditions Théâtrales / CulturesFrance

Lumières sur A, B et C. Un temps. Les lumières sur B et C baissent.

a.– « Putain, je suis pas douée pour jouer les Bons Samaritains! », je me dis, pendant que j'essaie de dissuader de se foutre en l'air un mec qui, d'abord à mots couverts, puis en langage clair, me parle de flingue, une balle dans la tête c'est l'idée. Faudrait être zen. Au lieu de quoi j'angoisse comme une malade en lui demandant où il habite, et puis je panique en entendant un coup partir, et puis arrête quand il me sort, « Je t'ai bien eue, connasse! » et raccroche en ricanant, ce taré! Là, je m'accorde une pause dehors, je sors, je me grille une clope et râle contre cette histoire de bénévolat, me reprochant de ne pas être assez armée pour ça, assez blindée, trop buvard. Croulant sous les bons sentiments, quelle aide je vais pouvoir apporter à ces mutilés de la vie, ces mal-aimés, qu'est-ce qu'ils en ont à battre que je me décarcasse et me mette en quatre? Envie de me tirer, rentrer dans mes pénates, mais je dois attendre huit heures trente la fin de ma permanence, alors bon, retour à ma chaise, à mon téléphone pour prendre de nouveaux appels qui ne tardent pas à venir.

D'abord j'ai droit à une femme qui a le cancer ; ensuite à un père veuf depuis peu ; tous deux qui cherchent conseils et compassion ; et n'en reçoivent guère. Pas plus que celle d'après, dont j'essaie là de situer la voix, le visage, mais sans y arriver. Je suis soufflée, puis choquée quand elle m'avoue qu'elle est enceinte – à quatre semaines d'accoucher – mais veut y mettre terme. « C'est beaucoup trop tard, je hurle. Non, mais vous êtes dingue? » Et c'est à peu près là que son nom me revient, « Helen...? » Et je le répète, mais déjà elle n'est plus là.

Je raccroche, m'en voulant à mort d'avoir merdé, quand je me prends en pleine poire une bordée de souvenirs de ma brève carrière de prof, où elle a eu sa part ; ça me fout un tel bourdon que je renonce à ma mission et me dirige vers la porte, me foutant des regards, et sors dans la rue et force vers le pub voisin pour m'en jeter quelques-uns, et faire travailler mes méninges.

C'est bondé, mais dans un coin j'avise un tabouret, me pose et commande une vodka-soda, repense à Helen, son cri de détresse, son appel à l'aide cafouilleux, le désarroi dans sa voix et ce qu'elle s'est foutu dans la tête de faire.

Ai-je précisé que c'était une de mes élèves? Et c'est ça, l'histoire. Pour les études, ça allait, mais elle avait tendance à garder ses distances. Se foutant d'avoir des copains, ou se les mettant à dos, ou juste pas douée pour s'en faire, elle errait de classe en classe, les yeux baissés – dans mon souvenir, ils étaient bruns –, et quand, la tête penchée, elle glissait dans les couloirs à travers des grappes d'adolescents tapageurs et distants, ça me fendait le cœur, car elle avait un peu l'air d'un spectre ; et d'être là sans l'être.

Et il faut bien l'avouer, qu'elle soit tombée sur moi là-bas au téléphone, je prends ça comme un signe – tant pis si j'ai l'air d'une brêle – d'aller la trouver et lui remettre de l'ordre dans les idées. Et, de plus en plus mobilisée – Vous voyez? C'est pas le tout de parler, faut agir –, je décrète que ce soit con ou non de m'en mêler, tant que je reste là, je n'arriverai à rien, c'est clair.

Alors, regonflée à bloc, je prends un autre verre, l'expédie vite fait, je sens son coup de fouet et, galvanisée, je sors et marche d'un bon pas, destination chez moi.

Première étape, grimper dans le grenier, fouiller dans mes papiers, deux piles : dossiers scolaires des élèves, coordonnées. Oui, voilà ma seule piste possible : l'adresse de sa mère. Je la note, puis me colle le trajet, frappe à la porte vingt minutes après.

Elle ouvre.

«Bonjour», je dis, m'enquiers de sa fille, lui raconte que j'étais son prof autrefois et que j'ai eu une brusque envie d'avoir de ses nouvelles. Elle s'écarte et dit, «Entrez», et je lui emboîte le pas. Elle est hâve, les yeux caves, les os qui saillent. Ça m'étonnerait pas qu'elle soit alcoolo – ou camée –, ce bordel chez elle, et ça pue, je vous raconte pas. On s'assied, elle clope, dans un coin un chaton égratigne une boîte de ronron vide. Elle m'observe un moment, puis démarre : «Pour moi, elle est morte, j'avais vous dire.»

Je demande pour quelle raison.

«Primo, parce qu'elle s'est fait mettre en cloque par un mec, deuzio, parce qu'elle s'est mise à la praline.

– À la quoi?

– Mon chou, vous connaissez ces goudous, ce qu'elles foutent. Et tertio, parce qu'elle m'a traitée de radasse et de camée ; et quarto, parce que je suis pas plus ça qu'une marie-salope comme elle et sa grosse truie de copine, Céline O'Brien – la garce qui l'a fait virer gouine et en a fait sa concubine dans son bordel de harem de lesbiennes.»

Je me bouffe l'info, puis demande son adresse.